

## Les mystères de Dublin

On m'avait prévenu, et c'est vrai : au premier abord la ville est revêche, noire et nue comme une cité minière, enclose entre brumes et fumées, et on se dit qu'elle mérite bien son nom de *Dubh-Linn*, l'étang noir, la mare ténébreuse comme l'eau de la Liffey, la rivière qui traverse son centre, couleur de Guinness, la plus noire de toutes les bières brunes. C'est une succession de grisailles et d'ombres, une palette où se côtoient toutes les nuances possibles, du brouillard à la nuit. D'ailleurs, le lexique de la bière convient très bien pour décrire la ville : façades aux briques cuivrées, ambrées comme du *wort*, ce moût de malt dont l'odeur hante les quais près des brasseries Guinness, ruelles aux nuances de *porter*, rivière couleur de *stout*. A croire qu'une subtile osmose a joué entre les éléments originels - ciel, tourbe et orge - et leurs produits finis : brique, bière, whiskey et dublinois roux !

S'il y a si souvent du brouillard à Dublin, c'est que la ville est construite pratiquement sur l'eau, en tout cas à même l'estuaire de la Liffey, traversée par deux autres rivières, la Tolka et la Dodder et par deux grands canaux. Le temps des premiers marais avec les tourbières, les ruisselets, les guetteurs d'écrevisses, ce temps-là est bien loin, mais il demeure dans le nom ancien de la ville, son nom gaélique Baile *Atha Cliath*, qui veut dire « la ville du gué des claies ».

Étrange ville où il est bien difficile, à première vue, de distinguer le cœur irlandais de l'habit anglais. Des siècles de présence - voire d'occupation – britannique ont laissé des empreintes multiples, certaines plutôt heureuses, comme l'architecture géorgienne, ainsi nommée parce qu'elle date des rois George, aux dix-huitième et dix-neuvième siècle. On la trouve encore là où on a pu la préserver contre l'invasion des bureaux, à Merrion Square, Fitz-william Square et Saint-Stephen's Green, quartiers situés au sud de la Liffey. C'est un curieux mélange de style néoclassique avec une touche de gothique, le tout enchâssé dans des façades de briques patinées, agrémentées de portes de couleurs vives, très soigneusement entretenues. Une surprenante alliance de baroque et de sévérité.

Pour le reste du centre-ville, où se trouvent les principaux bâtiments historiques ou officiels, on pourrait en fait se croire à Londres : alternance d'espaces verts, de façades néogothiques, de rues jansénistes, de frontons pseudo-grecs. Mais avec, toujours en plus, une odeur douce-acide de bière.

### La différence entre bar et lounge

Dublin a tout l'air d'une ville triste et sage, mais l'est-elle vraiment ? Son histoire a toujours été une tumultueuse alliance entre le puritanisme et l'ardeur révolutionnaire, l'appel contradictoire des traditions et de l'émigration. Aujourd'hui encore, on sent à mille détails que cette ville est à peine sortie d'une longue convalescence économique, que partout la misère y côtoie l'aisance. On y rencontre souvent des petites filles qui mendient, et il suffit de s'éloigner un peu des rives de la Liffey - surtout de sa rive nord - pour surprendre des quartiers démunis, délabrés, vrai décor pour les pièces de O'Casey ou de J.M. Synge.

Quoi qu'il en soit, il y a trois choses qu'il faut vite apprendre à Dublin, si l'on veut profiter des charmes discrets de cette capitale : la différence entre bar (où l'on ne sert que des boissons) et *lounge* (où l'on sert aussi à manger, les deux faisant souvent partie du même établissement), le sens du mot gaélique *an lar* qu'on voit écrit un peu partout et qui signifie centre-ville, et la différence, aussi fondamentale que celle entre bar et *lounge*, entre whiskey et whisky. Dans ce dernier cas, la clé réside justement dans ce *key* qui distingue le whiskey irlandais du whisky écossais.

Bien sûr, on peut aussi apprendre le nom des principaux chefs nationalistes ou révolutionnaires qui ont donné leur nom aux rues, aux quais, aux places du centre-ville, de Cuchulainn à Parnell en passant par Wolf Tone, Robert Emmett et O'Connell; celui des différents pubs où l'on peut entendre de bons musiciens et celui des deux stades - Shelbourn Park Stadium et Harold's Cross Stadium - où l'on peut voir courir des lévriers.

Les courses de lévriers : voilà une passion irlandaise, en tout cas dublinoise. Mais ne vous attendez pas à quelque chose de très spectaculaire. Les bêtes font tout juste un ou deux tours de piste en filant comme l'éclair à la poursuite - tout à fait vaine - d'une ombre tronquée de lapin ! Dire que ce subterfuge, ce leurre grossier, marche à chaque fois ! Sans sombrer dans une philosophie d'opérette, je trouve qu'il y a là matière à réflexion : courir ainsi, sa vie durant, cœur haletant, après une ombre Tous ces gens qui, des gradins aux pelouses, crient des chiffres, des paris à tue-tête seraient-ils des néoplatoniciens qui s'ignorent ?

Plus amusant, plus poétique aussi est le nom des lévriers et des levrettes appelés à courir. Ce soir, sur les listes, je relève : Flamingo Flame (Flamme de flamant rose), Puffing Spats (Balle sifflante), Fairy Hill (Colline aux fées), Quick Judgement (Jugement éclair), Trendy Blossom (Fleur dans le vent), Brief Candle (Bref éclat) ; ou encore Matin d'août, Vous allez voir, On ne sait jamais.

Moins romantiques - mais plus substantiels sous tous rapports sont les pubs et les noms des enseignes. Combien y a-t-il de pubs à Dublin ? Plus de six cents, dit-on. Personnellement je n'ai pas eu le temps de compter jusque-là mais, une chose est certaine : Dublin ne manque pas de pubs,

et des plus engageants. Leurs enseignes - avec souvent des peintures de style romantique – marquent une prédilection pour les chevaux et les termes hippiques : Le Haras, La Pelouse aux galops, Le Paddock, Cheval et Chien. D'autres ont des noms agrestes, Le Chêne, Le Vieux Verger, Le Parc aux cerfs ; historiques, La Plume d'oie, Cassidys ; ou littéraires comme Nora Barnacle (nom de jeune fille de la femme de James Joyce). On rencontre souvent des musiciens dans nombre d'entre eux. Pas des musiciens professionnels mais des gens qui jouent pour le plaisir et se retrouvent le soir autour de verres de bière. Ils jouent ce qu'ils veulent - en général des airs irlandais traditionnels - et quand ils veulent. Nulle obligation de part et d'autre. Les auditeurs leur offrent à volonté de quoi se restaurer, c'est tout.

### **L'humour et la bière**

Formule idéale. Malheureusement, on ne la rencontre qu'en Irlande. Le soir, l'atmosphère de ces pubs bourrés de monde est plus que tonitruante. J'en recommanderai un, où l'on oublie d'emblée la grisaille de la vie et de la ville, O'Donooghose (prononcez : donaosse), à proximité du Musée celtique. Il n'a rien d'un musée, ce pub, et la langue, l'humour, la musique et la bière irlandaise y coulent à flots. D'ailleurs, le premier consommateur rencontré - un homme à grande barbe rousse et aux yeux pétillants - m'y déclare tout de go : « Moi, en France, je n'aime que la Bourgogne. C'est là que je vais toujours. J'aimerais bien y retourner mais il faut d'abord que je trouve une jeune veuve ayant quelques hectares du côté de Meursault ou Gevrey-Chambertin. Vous n'en connaissez pas une ? » Non, car si j'en connaissais une moi-même...

Dublin est la ville de ces contrastes. Beaucoup de feu, de chaleur, de générosité - dirais-je d'ardeur à vivre ? - chez les humains. Beaucoup de froideur, d'austérité dans les rues et l'architecture. L'exubérance, ici, est un phénomène intérieur, comme chez les volcans. Et, comme chez les volcans, elle explose quelquefois ailleurs que dans les pubs. Oui, exubérance et puritanisme. Mais c'est ce dernier qu'on voit, qu'on surprend d'abord au premier contact. Joyce en sut quelque chose, qui écrivit là-dessus dans ses nouvelles *Dubliners* (Gens de Dublin). Tenez, regardez l'Abbey Theatre, qui fut le cœur de toute la culture irlandaise au début du siècle, un vrai brasier d'images et d'idées. Il a brûlé, il y a trente ans, on l'a reconstruit et maintenant, c'est un blockhaus, la lave refroidie d'un ancien volcan...

Allons, chassons la morosité. Je ne suis pas venu à Dublin rechercher des fantômes, encore qu'il y aurait ici de quoi faire ! Jamais une ville n'a engendré tant d'écrivains au mètre carré : Jonathan Swift, William Butler Yeats, John Millington Synge, Sean O'Casey, Oscar Wilde, Bernard

Shaw, James Joyce et, plus près de nous, Samuel Beckett et Brendan  
Brehan. Mais beaucoup d'entre eux la désertèrent pour s'exiler ou vivre  
longtemps à l'étranger, et là encore, Dublin semble vouée à ce double  
destin : engendrer des hommes qui ont marqué leur siècle, les perdre  
ensuite.

A noter aussi - sans m'étendre sur ce problème - que tous, Irlandais  
d'âme, ont écrit en anglais, la langue de l'ancien occupant. Mais là  
encore, ne pourchassons pas les fantômes. Faites seulement une  
expérience : installez-vous à midi au milieu du ravissant petit pont de fer  
qu'on nomme Half-Penny Bridge et écoutez bien les mouettes et  
goélands qui piaillent à vos oreilles. Je vous assure, j'y ai fait attention, je  
vous assure qu'ils crient de détresse : Joyce, Joyce, où es-tu ?

Jacques

Lacarrière.